

cela. » Depuis lors, Escamilla fut un des partisans les plus dévoués du général Diaz.

Après l'occupation d'Oaxaca, le général Diaz marcha sur Tehuantepec, mais il rencontra l'ennemi à Lachitova, sous le commandement du colonel Toledo et il le battit le 19 décembre 1866. Il le vainquit de nouveau le 26 du même mois à Tequisitan.

De là, Diaz retourna à Oaxaca, où il réorganisa ses forces. Ensuite il investit Puebla le 3 mars 1867 et la prit d'assaut le 2 avril suivant.

En tempérant par sa magnanimité les rigueurs de la guerre, en évitant l'effusion de sang, le général Diaz eut une grande influence sur la chute de Mexico et se fit en même temps une grande réputation chez ses amis et ses ennemis. Le général Tamariz, qui mourut peu après, disait avec émotion : « Diaz m'a conquis deux fois, et par son talent militaire et par sa générosité ; je servirais avec plaisir sous un pareil chef, même comme simple soldat. »

Après la prise de Puebla, Diaz alla à la rencontre du général impérialiste Marquez, qui avait quitté Queretaro pour Mexico et qui marchait alors contre Puebla. Le 6 avril le général Diaz l'atteignit à San Diago Notario, où il le vainquit. Diaz, poursuivant sa victoire, joignit encore une fois Marquez à San Lorenzo et le mit, le 10 avril, en pleine déroute. Marquez ne put arriver à Mexico qu'avec quelques cavaliers hongrois.

Diaz marcha alors sur Mexico, s'établit à Tacubaya, et commença les opérations pour assiéger Mexico.

Le 14 mai, le général Escobedo prenait Queretaro. Maximilien fut traduit devant une cour martiale et condamné à mort, en exécution de son propre décret du 3 octobre 1865, qui destinait tous les officiers prisonniers à être passés par les armes. Il fut exécuté comme l'avaient été le général Artéaga et tous les généraux républicains.

Le 19 juin 1867, il fut fusillé, ainsi que ses principaux généraux, Méjia et l'ancien président Miramon.

Diaz avait continué pendant ce temps le siège de la capitale avec vigueur ; le 20 juin les Conservateurs se rendirent et Diaz fit tranquillement son entrée à Mexico où il alla habiter une petite maison dans les faubourgs et installa ses bureaux à l'Ecole des Mines. Aucun drapeau ne fut arboré sur ce palais avant le 15 juillet, où Juarez le hissa lui-même. Notre loyal général avait réservé pour célébrer dignement cette fête 20.000 dollars, et le contraste entre la majesté du spectacle et l'asile modeste du triomphateur fit sur le peuple une grande impression en faveur de cet homme qui, s'oubliant complètement lui-même, n'avait pensé qu'au bonheur de ses concitoyens. En rendant ses comptes au Trésor, le général Diaz lui apporta 140.000 dollars, ce qui causa à tout le monde un grand étonnement, car les frais de la guerre avaient été énormes en comparaison des ressources dont disposait Diaz.

Le lendemain de son triomphe, le vainqueur de Mexico donna sa démission de commandant de l'Armée de l'Est et, peu de mois après, il retourna à Oaxaca,

sa ville natale, qui reçut son héros à bras ouverts. De la capitale chez lui, ce fut une marche triomphale. La Législature de Oaxaca lui avait donné la Hacienda de la Noria, où il se retira, et vécut tranquillement pendant deux ans, se reposant de ses travaux et de ses fatigues.

Le général Diaz éprouvait, depuis sa jeunesse, un vif attachement pour Dona Delfina Ortega y Reyes et le jour de la prise de Puebla, le 2 avril — ce jour mémorable où il donna la liberté à ses prisonniers — il épousa la femme de son choix. M^{me} Diaz possédait un caractère très doux et un cœur tendre et son plus grand plaisir était de faire la charité et d'aider à élever et instruire des enfants de son sexe — c'est ainsi qu'elle s'occupait elle-même d'un collège de jeunes filles que son mari avait fondé. Elle était d'un naturel timide qui, joint à sa grâce innée, contribuait à lui donner la dignité qui sied à une femme.

Bénito Juarez était alors président et Diaz fut élu député au Congrès par son Etat. Le pays demeurait en pleine révolution et pour rétablir la paix il fallait beaucoup de jugement et de tact. Le 18 juillet 1872, Juarez mourut et Sébastian Lerdo de Tégada lui succéda. Lerdo, après son élection à la Présidence, rencontra beaucoup de mécontentement à cause de son attitude contre le Clergé et à cause du sentiment, qu'éprouvaient instinctivement tous les soldats, que la Présidence de la République devait revenir au général Diaz comme au plus digne; l'ère des révolutions ne fut donc pas close.

Le général Diaz s'embarqua le 5 décembre 1875 à Vera-Cruz et alla aux Etats-Unis où, en compagnie des amis en qui il avait confiance, il réunit une armée dans les Etats de Tamaulipas et Coahuila et marcha sur Mexico. Mais il fut surpris et obligé de fuir. Il s'embarqua sur le steamer *City of Havana*, ayant pris soin de changer de nom et autant que possible de se déguiser. Il connaissait à bord plusieurs personnes, mais nul ne l'avait reconnu, et tout alla bien jusqu'à Tampico, où une compagnie fut embarquée pour Vera-Cruz : les soldats le reconnurent. Voyant qu'il était découvert et que les officiers faisaient mine de vouloir l'arrêter, il se jeta du steamer dans les flots, espérant s'échapper en gagnant la côte à la nage. Mais ses ennemis veillaient et ils crièrent : un homme à la mer ! Et, malgré ses efforts, on le rattrapa et on le ramena au steamer. Comme on allait le déclarer prisonnier, Diaz appela le capitaine et se mit sous la protection du drapeau des Etats-Unis. Le capitaine accéda à sa demande jusqu'à son arrivée à Vera-Cruz. Quoiqu'une sentinelle eût été placée à la porte de son salon, Diaz se rendit à la chambre du commis aux vivres avec un appareil de sauvetage, afin de s'échapper de nouveau. Mais l'économe, un malin, lui conseilla de se cacher dans un sofa et de jeter l'appareil de sauvetage à la mer, afin de faire croire qu'il s'était réellement enfui par cette voie. Ainsi fut fait, et l'appareil de sauvetage fut, peu après, ramassé sur le rivage, et plusieurs personnes attestèrent qu'il portait des traces de sang et des signes qu'il avait été happé par un requin. Un examen

attentif prouva ensuite que ces taches provenaient de la rouille.

L'émoi fut vif quand on apprit le lendemain matin l'évasion de Diaz. On le chercha à bord, mais inutilement, finalement un rapport fut fait constatant sa disparition. Pendant huit jours, Diaz fut forcé de rester dans ce lieu de torture, sans bouger, car les officiers mexicains avaient accoutumé de venir jouer et boire toutes les nuits dans la chambre de l'économe.

A Vera-Cruz, bien que le bateau fût gardé par des soldats, il parvint à s'échapper sous l'habit d'un matelot, tandis qu'on déchargeait du coton. Il traversa ensuite de nombreuses vicissitudes, jusqu'au 16 novembre 1876 où, à la tête d'une troupe de soldats, il remporta une victoire sur les Lerdistes, à Tecocac.

Lerdo, sentant la fin de son parti et apprenant la victoire de Diaz, réunit quelques membres de son cabinet et, après avoir pris autant d'argent qu'il put, s'enfuit à Acapulco, le 20 novembre 1876, où il prit passage pour les Etats-Unis. Le général Diaz entra à Mexico le 23 du même mois et prit cinq jours après le pouvoir exécutif. Il forma son cabinet, fit un emprunt de 500.000 piastres pour organiser la nouvelle administration et, laissant le général Mendez comme Président de la République par intérim, alla réduire complètement l'élément révolutionnaire.

Il y avait alors, en réalité, trois Présidents du Mexique : Lerdo, qui, toutefois, avait abandonné le pays ; Iglesias, qui avait été chef de la justice ou vice-président sous le gouvernement de Lerdo, et le général

Diaz. Iglesias, voyant qu'il était placé dans une situation désespérée, suivit l'exemple de Lerdo et s'embarqua le 17 Janvier 1877 à Manzanilo pour San Francisco. Pendant deux mois, le général Diaz marcha des Etats du centre vers Guadalajara, poursuivant et faisant prisonnier sans tirer un coup de fusil, tous les partisans de Lerdo. A la fin de ces deux mois, il releva le général Mendez de ses fonctions et prit la présidence effective de la République.

Plusieurs réformes radicales furent alors faites et, à l'exception de quelques petits mouvements insurrectionnels, le pays entra dans une ère de paix et de calme. Des relations amicales furent établies avec les puissances étrangères et il sut ramener la confiance à son gouvernement.

A l'expiration de son terme, le général Diaz céda sa place au général Manuel Gonzalez, qui s'était distingué comme soldat à ses côtés et qui fut élu président de la République.

La popularité du général Diaz a été accrue par l'influence de sa femme dona Delfina qui semblait n'avoir d'autre mission que l'amour et la charité, ainsi que le prouve l'intérêt qu'elle portait aux hôpitaux et aux écoles. Elle avait eu un fils et le 2 avril 1880, anniversaire de la fameuse victoire du général Diaz à Puebla, elle mit au monde une fille, à qui on donna en commémoration le nom de Victoire. Tout le pays adressa au général Diaz d'unanimes félicitations, mais cette enfant ne vécut que peu de jours et sa mère la suivit dans la tombe, le 8 avril. Ce fut la première

femme d'un Président de la République qui mourut dans le Palais National. Son corps fut déposé avec le cérémonial d'usage dans le cimetière de Guadalupe. Cet événement vint ainsi attrister la dernière année de la première présidence du général Diaz, cette époque si glorieuse de sa vie, si utile à son pays.

Pendant quelque temps, sous Gonzalez, le général Diaz occupa les fonctions de ministre de Fomento, mais il se retira en mai 1881. Peu après, il fut élu sénateur par l'Etat de Morelos et gouverneur de Oaxaca : il prit possession de son poste le 30 novembre 1881.

Deux ans après la mort de sa première femme, il épousa Dona Carmen, une remarquable beauté brune, fille aînée de M. Romero Rubio. Le général Diaz et sa femme forment un couple parfait ; il personnifie la force et l'énergie et son épouse est un modèle de beauté et de grâce. Simple, sans affectation, elle unit à un cœur d'or une très admirable présence d'esprit et une grande dignité. Elle parle avec facilité le Français et l'Anglais. Tout le monde éprouve le charme de son affabilité et de la douceur et de la mélodie de sa voix. Ils passèrent une partie de leur lune de miel aux Etats-Unis, où ils furent reçus avec enthousiasme, des trains spéciaux ayant été mis à leur disposition et chacun s'efforçant de rivaliser de courtoisie envers eux.

Le 1^{er} décembre 1884, le général Diaz fut de nouveau appelé à la Présidence de la République. Pour inaugurer sa présidence, une grande cérémonie eut lieu dans

la salle du Congrès, dans l'ancien théâtre d'Iturbide. Tandis que tout le corps diplomatique avait revêtu ses uniformes de gala, le général Diaz ne portait que l'habit noir. La cérémonie ne dura que cinq minutes et, après avoir reçu l'investiture, le général se retira aussi simplement qu'il était venu et retourna au Palais recevoir les félicitations du général Gonzalez et procéder à la nomination de son cabinet.

Sous l'administration du général Diaz beaucoup de réformes furent apportées dans la Constitution et dans les lois et le résultat de son gouvernement a été de faire régner au Mexique une sécurité jusqu'alors inconnue. Ses idées libérales, son enthousiasme pour le développement du pays, et son administration honnête et prévoyante, lui permirent de commencer sa seconde présidence dans de meilleures conditions que la première, et la confiance du public ne fut pas mal placée en lui, car sous sa seconde présidence le Mexique fut plus prospère que jamais !

Dans ces dernières années, la vie du général Diaz s'est identifiée avec celle de la République elle-même. La vie de cet homme d'Etat puissant présente plusieurs points que les générations futures étudieront avec fruit. Il est aujourd'hui ce qu'il a toujours été, le premier soldat de la République et, ce qui vaut mieux encore, le premier citoyen. De la première à la dernière année, de jeune lieutenant à vingt-trois ans jusqu'au haut grade de Général en chef de l'Armée, sa carrière est sans tache et brillante.

Mais ce n'est pas seulement comme soldat qu'il a

gagné l'admiration universelle, au Mexique et à l'étranger ; c'est surtout comme homme d'Etat, dans ses fonctions civiles, par la façon dont il a su résoudre une quantité de questions politiques, financières et diplomatiques, que le général Porfirio Diaz est véritablement grand.

Il est avéré que, lorsqu'il a accepté la Présidence, le pays était en banqueroute et que le plus grand désordre régnait dans la République ; dès le début, il se mit énergiquement à l'œuvre pour détruire tous les maux qui affligeaient sa patrie. Tout le monde au Mexique l'admirait comme le premier soldat du pays, mais peu de gens lui supposaient les qualités d'un homme d'Etat. Très heureusement, il a prouvé à tous qu'il savait être un homme d'Etat aussi juste et aussi habile qu'il était excellent soldat.

Il a pacifié le pays.

Le trésor public n'est plus pillé comme jadis ; il ne sert plus qu'aux intérêts de la nation et, à la fin de sa présidence, le Mexique commençait déjà à apprécier la transformation qu'il avait su opérer, comme un magicien habile, en si peu d'années. Toutes les industries du pays ont été encouragées par son gouvernement. Les mines et l'agriculture ont reçu une impulsion vigoureuse. Le crédit national, qui depuis longtemps avait été une chose inconnue, a été rétabli par lui et les centres financiers d'Europe, qui auparavant n'auraient pas voulu donner un simple dollar au Mexique, se sont empressés d'en prêter des millions à une nation gouvernée avec autant

d'honnêteté que de prudence par un Président à main de fer.

Ses concitoyens le regardaient comme un soldat, non comme un homme d'Etat ; aujourd'hui ce soldat a su faire la grande révolution pacifique de ce temps. Grâce à sa volonté de fer, à son énergie, le pays le plus troublé du monde par les révolutions est devenu le plus pacifique, et ceux qui croyaient qu'il ne possédait pas les qualités nécessaires pour faire un homme d'Etat de premier ordre, doivent voir leur erreur et aujourd'hui le considèrent comme le premier soldat et le premier homme d'Etat du Mexique. Aujourd'hui comme hier, son vœu le plus cher, sa grande ambition est de voir sa patrie bien-aimée grandie et respectée et occupant parmi les nations la place à laquelle ses immenses richesses naturelles lui donnent droit.

Le 1^{er} avril, à l'ouverture de la quatrième session du cinquième Congrès, le Président Diaz envoya un message, dans lequel il se félicita du renouvellement des bornes-frontières entre le Mexique et les États-Unis. Le point le plus important fut la nomination, de concert avec les États-Unis en 1889, d'une Commission mixte chargée du règlement de toutes les questions relatives aux contestations dans la zone qui sépare les deux pays par suite de l'instabilité des lits des rivières. Une Commission a été également nommée pour délimiter les frontières entre Mexico et le Guatemala, conformément au nouveau traité de commerce.

Quand le général Porfirio Diaz fut élu Président en 1877, le pays était en pleine révolution. Les routes

primitives et la plupart des villes auxquelles elles conduisaient étaient à la merci des révolutionnaires ou des bandits, et le seul chemin de fer qui existait était celui de Vera-Cruz à Mexico. A cette époque on constatait dans les finances un déficit annuel de 15.000.000 à 18.000.000 de piastres et une dette publique de près de 150 millions de piastres. Depuis le commencement du Gouvernement du général Diaz, la valeur des actions mexicaines, qui était alors de 19 pour cent, est montée à 83 pour cent, la dette a été réduite d'un tiers, les chemins de fer sillonnent toutes les parties de cette immense contrée et de nouvelles lignes sont à l'étude et en construction.

Les progrès matériels et pécuniaires du Mexique depuis 1877 ne peuvent être mieux démontrés que par les chiffres suivants qui prouvent que les productions industrielles et le commerce ont plus que doublé depuis lors.

Quand Porfirio Diaz a pris les rênes de la République en 1877, les exportations de ce pays s'élevaient à 29.285.659 piastres; en 1891, elles ont atteint la somme de 63.276.395 piastres; ce qui indique un accroissement de 33.990.736 piastres.

Ces chiffres ont une éloquence indiscutable et irrésistible; tout commentaire serait inutile!

On sait qu'en 1892, le général Porfirio Diaz a été réélu à l'unanimité président, pour la quatrième fois, de la République des États-Unis Mexicains; ce qu'il est bon de dire, c'est que la réélection de ce grand homme d'État n'a pas seulement été acclamée par le

peuple mexicain, si sympathique et si vaillant, qui doit au général Diaz une prospérité inconnue jusqu'à ce jour, la paix publique, la sécurité, le respect et l'amitié de toutes les nations. Les représentants les plus honorables et les plus influents des colonies étrangères au Mexique, qui forment la *Confederacion comercial, fabril y agricola de Mexico*, se sont réunis et ont publié le manifeste suivant, que nous donnons comme un document très précieux permettant de juger à quel point est aimé et vénéré le général Porfirio Diaz par des étrangers, qui sont en mesure d'apprécier *impartialement* les services que cet homme d'État rend à son pays.

Manifeste de la Confédération.

Dans quelques mois bientôt, sous le régime constitutionnel qui prescrit l'élection périodique du Président de la République, le pays aura désigné la personne chargée de remplir ces hautes fonctions pendant les quatre prochaines années qui commenceront à courir le 1^{er} décembre 1892 et finiront en 1896 à la même date.

Le résultat des suffrages ne présente à notre avis aucun doute: le Président actuel sera réélu.

Sous l'influence de l'opinion publique devenant de jour en jour unanime dans cette décision, les électeurs afflueront en foule, avec la force d'un fleuve abondant et majestueux, coulant doucement sans effort et sans obstacles pour venir déposer dans l'urne électorale le bulletin du vote de la nation tout entière.

La période des élections se passera tranquillement sans aucun trouble dans l'ordre public; et sa conséquence immédiate sera de grandir et d'affermir encore davantage le prestige si justement mérité, dont jouit au Mexique et à l'étranger, la haute personnalité de M. le général Diaz.

La Confédération Commerciale, Industrielle et Agricole n'a aucune visée politique : mais cependant ses membres, par suite des relations étendues que leur procurent leurs propres affaires, sont bien à même de savoir qu'il n'y a pas dans la République, un seul Mexicain aimant vraiment sa patrie ou un étranger sincèrement attaché à cette terre qui lui donne une hospitalité si cordiale et si franche, dont le suprême désir ne soit pas de voir se maintenir à l'intérieur et au dehors la paix dont jouit le pays sans interruption, depuis que le chef actuel de l'État a pris énergiquement en main les rênes du pouvoir, il y a bientôt seize ans, pour la première fois : tous souhaitent que la République continué dans ce chemin de progrès véritable et toujours croissant, duquel l'avaient éloignée pendant de longues années les dissensions intestines et les guerres étrangères.

Aussi, la Confédération peut-elle dire dès aujourd'hui, sans ingérence aucune dans la politique du pays, comment le peuple doit exercer cette fois-ci sans abstentions ni discordes, le plus précieux de ses droits ; et quel est le seul candidat de la nation.

Vraiment, la Confédération ne pourra que se féliciter de la réalisation de ses prévisions : car elle a pleine confiance dans celui qui a doté les travailleurs des bienfaits de la paix ; qui a su faire respecter les garanties individuelles des nationaux et des étrangers, même de ceux avec le gouvernement desquels il n'existait pas auparavant de rapports diplomatiques ; qui a eu assez de tact et d'habileté pour renouer et cultiver ces précieuses relations, sans blesser l'honneur de son pays, ni celui des autres nations ; qui, avec tant de succès et en prêtant un fidèle appui aux capitaux étrangers, couvre le territoire de chemins de fer et de télégraphes, vastes voies ouvertes à bon marché à l'écoulement des produits de l'agriculture et à la facilité des transactions ; qui a su reconstituer le budget de l'État auparavant en faillite, en l'asseyant sur les bases solides de l'impôt justement réparti, de la bonne foi et de l'exact accomplissement des obligations contractées, créant ainsi et affermissant le crédit du Mexique, sur les marchés d'Europe ; qui a su porter les travaux miniers, ceux de l'industrie et tous les autres éléments de production nationale à un degré de développement auparavant inconnu ; qui, en introduisant la discipline et la morale dans l'armée, en a fait la gardienne de l'ordre public et des droits des citoyens ;

qui, sans perdre de vue les autres branches importantes du gouvernement, veille avec sollicitude à l'instruction de toutes les classes de la société, maintient avec énergie le respect que les croyances religieuses se doivent les unes aux autres, et qui, jusque dans sa vie privée, présente un véritable modèle d'honneur et de distinction. Aussi, l'homme à qui le Mexique doit tous ces biens, véritables sources de la prospérité dont jouissent ses habitants, saura veiller sur son œuvre, la compléter et la rendre parfaite sans se décourager pour atteindre le but final, en réprimant les abus, corrigeant les erreurs, stimulant les éléments intellectuels et matériels du pays, et enfin, en attirant ici par la confiance ceux du dehors qui ont contribué si puissamment à l'évolution progressive de cette nation.

La Confédération, pleine de confiance dans les hautes qualités personnelles de M. le Président Diaz dont tous les actes officiels sont la preuve éclatante, et désirant ardemment que cette riche contrée, vaste champ ouvert à l'activité des hommes laborieux et intelligents de toutes les nationalités, atteigne un rang éminent parmi les peuples les plus civilisés et les plus puissants de l'Univers, a résolu de rendre publics, dans ce Manifeste, ses sentiments de foi profonde dans la situation présente et à venir de la République.

Puisse ce témoignage, émanant de personnes indépendantes de tout lien politique, servir à créer et à affermir cette même croyance au Mexique et à l'étranger !

Thoss. Braniff, J. Ollivier y Comp., El Director del Banco Nacional José V. del Collado. Por el Banco de Londres y Mexico, H. C. Waters, Gerente. J. M. Bermejillo, Banco Internacional é Hipotecario de México, Joaquin de Trueba, Cajero. Félix Cuevas, Pedro Pelaez, Luis Mendez, N. de Teresa, Antonio Escandon, Sommer Herrman y Comp., Agustin Cerdan, Antonio Basagoiti, P. Martin y Comp., H. Hampson, Luis G. Lavie, Valentin Elcoro y Comp., Delfin Sanchez y Comp., Francisco Suinaga, Roberto Boker y Comp., Rafael Ortiz de la Huerta, Federico Ritter y Comp. J. Tron y Comp., J. B. Ebrard y Comp., Hausser Zivy y Comp. Sanchez Ramos y Comp., Laborde Wartenweiler y Comp., Sebastian Camacho, Munuzuri, Urquijo, Comp.,

Compania Christlade y Robke, G. Lohse y Comp., Sucs, P. de Teresa, Francisco Zepeda, Antonio Ortiz Honey Rafael Dondé Uhinck y Comp., Hijos de F. Portilla, E. Jackson, A. Lefebvre, A. de Teresa é hijo, Francisco M. de Prida, Hisdridech, Drogueria Universal (Sociedad Anonima), C. Hugenin, Carcin Faudon y Comp., Rouvroy y Mendez, Deulile Hnos., George Foot, P. Bonerrue, y Comp., Ernesto L. Corthell, Chandos S. Stanhope, Dan. Turnev, Ready Campbell, Francisco Gargollo, Samuel Knight, Finamore W. Raoul, G. M. Stewart, Chas Sommer, Roberto F. Turnbull, A. Lancaster Jones, Joaquin Obregon Gonzalez, J. I. Limantour, E. W. Gould, jr Jorge Gonzalez, Lic. Francisco Alfaro, C. del Collado Signoret Honorat y Comp.

T. REYES RETANA, *Secrétaire.*

Mexico, Febrero 23 de 1892.

Adresse.

A M. le Général Porfirio Diaz, Président de la République.

Les commerçants mexicains et étrangers, les manufacturiers, agriculteurs et propriétaires soussignés, tous membres de la Confédération Commerciale, Industrielle et Agricole récemment installée, ont l'honneur de vous adresser cette Adresse dictée par la justice et due à la plus parfaite spontanéité; manifestation des sentiments de confiance et de reconnaissance que nous inspirent le bien-être et la protection dont nous jouissons sous les auspices de l'Administration éclairée à laquelle vous présidez, et de la paix que vous avez su maintenir, depuis que vous êtes le chef du Pouvoir Exécutif de la Nation.

Les producteurs du Mexique se déclarent satisfaits de vivre sous l'égide d'un Gouvernement qui, avec un tact spécial et un succès complet, a su affermir le crédit national à l'étranger et attirer dans notre pays les capitaux et les travailleurs étrangers, cela pour le plus grand bénéfice d'industries qui, prudemment exploitées, donnent des résultats qui compensent largement les travaux accomplis et les capitaux engagés. Le Mexique est entré

dans la voie du progrès économique et social qui conduit au rang élevé qu'occupent les nations puissantes. Nous ne craignons pas que la paix, productrice de ces bienfaits, soit jamais troublée parce que nous croyons que le peuple mexicain, qui en a goûté les fruits, ne consentira jamais à abandonner une aussi précieuse conquête, qui serait d'ailleurs défendue par les intérêts puissants qui se sont créés grâce à elle.

Nous sommes profondément intéressés au maintien de l'ordre public au Mexique, et nous jugeons qu'une condition essentielle de cette conservation est la stabilité de l'Administration publique que vous dirigez avec l'assentiment général. Nous nous permettons donc, quoique plusieurs d'entre nous doivent, en qualité d'étrangers, s'abstenir de toute ingérence dans la politique, — de vous exprimer notre désir que le vote des citoyens mexicains vous élève de nouveau, lors des prochaines élections, à la Présidence. Il appartient à celui qui a fait entrer la nation dans la bonne voie de continuer à la guider, jusqu'à ce qu'elle atteigne au degré le plus élevé possible de perfectionnement politique et de progrès économique et social.

Veillez accepter, Monsieur le Président, le vote de confiance que la Confédération Commerciale, Industrielle et Agricole a résolu de vous adresser, à cause de votre politique habile et à cause du bien-être que vous avez su procurer aux producteurs de la République.

Thos. Braniff, J. Ollivier y Comp., Signoret Honorat y Comp., El Director del Banco Nacional José V. del Collado, J. M. Bermejillo, Waters por el Banco de Londres y México, Joaquin de Trueba, Banco Internacional é Hipotecario de México, Félix Cuevas, Pedro Pelaez, Luis G. Lavie, Luiz MéndezN. de Teresa, Antonio Escandon, Agustin Cerdan, S. Camacho, P. Martin, Antonio Basagoiti, Sommer Herrmann, F. Hampson, Francisco Suinaga, Valentin Elcoro y Comp., Delfin Sanchez y Comp., T. Reyes Retana, Roberto Boker y Comp., J. Tron y Comp., Rafael Ortiz de la Huerta, Federico Ritter y Comp., J. B. Ebrard y Comp., Alonso Noriega Sucs., Charles Clegg, Hausser, Zivry y Compt., Sanchez Ramos y Comp., Laborde Wartenweiler y Comp., Munuzuri, Urquijo y Comp., G. Lohse y Comp.,

Sucs, Francisco Zepeda, Christlieb y Rübcke, Antonio Ortiz Hno., P. de Tereda, R. Honey, Rafael Dondé, Ulink y Comp., Hijos de F. Portilla, E. W. Jackson, E. Lefèbvre, Ni de Teresa, hijo, Francisco M. de Prida, C. Huguenin, Fischvailler, Garcin, Faudon y Compt., Rouvroy y Mendez, P. Bonnerrue, y comp., Deuchler Hnos., George Foot, Chandos S. Stanhope, Elmir L. Corthell, Read Campbell, Francisco Gargollo, Danl. Turner, Samuel Knigt, Finmore W. Raoul, G. M. Stewart, Chas Sommer, A. Lancaster Jones, Roberto F. Turnbull, E. W. Gould. jr., E. Gonzalez, J. I. Limantour, C. del Collado, Joaquin Obregon, Jorge Carmona, Francisco Alfaro por el « National Bank » de Philadelphia.

II

LES MEMBRES DU CABINET MEXICAIN

IGNACIO MARISCAL

Ministre des Affaires Étrangères de la République.

Ce citoyen distingué est né à Oaxaca le 5 juillet 1829; ses parents, qui appartenaient à une honorable famille, firent tous leurs efforts pour lui faire donner une instruction conforme à ses aspirations.

Dès son jeune âge, il manifestait un talent poétique. A vingt ans, après avoir soutenu de brillants examens il reçut le titre d'avocat et se fit une grande situation.

Il était affilié au parti libéral, pour lequel il fut en tous temps prêt à faire tous les sacrifices.

Il devint membre du Congrès constitutionnel — député de Oaxaca — et se distingua comme un de ceux qui contribuèrent le plus activement à donner au Mexique sa grande Charte.

Il était un des plus ardents amis de Juarez. En 1861 et 1862, il occupa un siège au Congrès; il était alors Magistrat de la Suprême Cour de Justice; il fut